

À l'orée du Gévaudan, le pays de la « Bête », dans la chaleur de l'été 1944, en fin d'après-midi, un char de foin au dos arrondi gravissait une pente montagnarde. Deux vaches rousses, bonnes pour le trait, avançaient sans hâte conduites par un paysan en bourgeron noir, son chapeau d'Auvergnat bien enfoncé, le rabat cachant le front et les yeux. Précédant l'attelage, il caressait de loin en loin l'échine des vaches avec le long aiguillon qu'il portait sur l'épaule.

Le grincement des roues, la pesanteur des pas, le frôlement des branches troublaient à peine un paysage d'arbres et de pierres. Quand la forêt apparut plus dense, le chemin plus étroit, l'attelage marqua un temps d'arrêt. Le paysan se moucha dans un large tissu à carreaux. Il fit par deux fois « Ha ! Ha ! » pour encourager les vaches à reprendre leur marche. Le chemin devint une simple sente d'où il fallait écarter des roches. Le soleil jetait des éclats lumineux entre les branches des pins.

Les Trompettes guerrières

Le paysan au visage tanné, peut-être moins âgé qu'il n'y paraissait, les traits aigus, le regard noir, avançait d'un pas pesant, égal, donnant une impression d'opiniâtreté, de robustesse. Se dirigeait-il par un raccourci vers la ferme de quelque hameau perdu comme il en est tant dans cette région forestière ? Le char roulait maintenant sur les aiguilles de pin qui crissaient. L'homme sifflota un air de bourrée. Ce qui ressemblait à un écho lui répondit. Lorsque le char atteignit la clairière, le paysan marmonna en patois des mots incompréhensibles. Ils semblaient marquer son étonnement d'être là, puis il dit cette fois en français : « Faut bien le faire ! » Il essuya son front et attendit.

Bientôt, des hommes surgirent de partout : les maquisards. L'un d'eux tendit à l'homme une gourde recouverte de tissu kaki. Ils étaient une cinquantaine, chacun arborant une tenue différente, certains en maillot de corps ou le torse nu, d'autres portant un vêtement militaire usagé à même la peau.

– Alors ? demanda le capitaine Tarzan qui dominait de la taille tous les autres.

– Alors rien, dit le paysan, à Saugues tout est calme. Plus un seul Boche. La vie reprend.

– Au boulot ! jeta le capitaine à ses hommes.

Ils détachèrent les cordes qui maintenaient le foin. Le paysan demanda que l'on commençât le déchargement par l'arrière. Olivier qui caressait le museau des vaches et s'efforçait d'éloigner les mouches de leurs yeux se précipita. Sous le foin se cachaient des vivres,

Les Trompettes guerrières

caissettes emplies de victuailles, jambon, saucisson, fromage, un tonnelet de vin, des miches de pain grandes comme des roues de bicyclette. Tandis que chacun déchargeait le trésor, le paysan dit d'une voix rauque :

– À l'avant, il y a autre chose. Là, c'est le pire.

Ils portaient tous des noms de guerre, mais ceux de Saugues qui se connaissaient si bien ne les employaient pas. On trouvait là Riri, Fonsou, Fernand, Pierrot, le Rouquin, tant d'autres et ceux qui venaient d'ailleurs comme Roinita la guerrière, des gens de toutes contrées, des rescapés des durs combats du mont Mouchet, et même un Russe qui s'était rallié et dont on se méfiait car il avait porté, contre son gré, disait-il, l'uniforme ennemi.

– Des armes ? demanda Tarzan.

– Rien que deux fusils de chasse et un revolver, un 92 Saint-Étienne. Il paraît que vos balles de mitraillette vont dedans. C'est du neuf millimètres.

Des armes, ils n'en manquaient plus. Des parachutages nocturnes en avaient fourni de toutes sortes, surtout des mitraillettes et des bazookas.

Le paysan sembla hésiter, puis il dit :

– À l'avant, c'est autre chose. Il y a... deux macchabées.

– Des camarades ? demanda Roinita.

– C'est moitié-moitié.

« Que cela veut-il dire ? » se demanda Olivier. Il pensa à des corps coupés par le milieu. L'image le traversa de cette place bombardée à Montrichard, sa

Les Trompettes guerrières

première vision de l'horreur de la guerre. En dépit du calme de la forêt, de la camaraderie qu'il ressentait comme un bienfait, de l'idéal de libération et de liberté, il se demanda un court instant ce qu'il faisait parmi ces hommes armés. Il regarda cette mitrailleuse qu'il possédait, ces chargeurs, sa grenade à manche allemande et pensa qu'ils pouvaient donner la mort.

Un premier cadavre fut tiré du char à foin, avec précaution. Il s'agissait d'un maquisard. Des brindilles collées au front par le sang cachaient son visage. Roinita se chargea de la besogne funèbre. Un visage apparut, celui d'un homme d'une trentaine d'années, brun, court de taille. Il fut examiné en silence. Personne ne le connaissait. Un du mont Mouchet sans aucun doute, une victime de la bataille de Saugues.

– Et l'autre, c'est un Frisé. T'aurais pas pu le laisser où il était ? demanda Riri, le petit bossu.

– C'est des morts, dit le paysan en faisant un signe de croix.

– Sortez l'autre corps ! commanda le capitaine.

Cela se fit sans ménagement. On tira le cadavre en uniforme vert-de-gris par les pieds pour le jeter au sol. Sa tête cogna l'essieu. Olivier pensa qu'on le tuait pour la seconde fois.

L'odeur de la mort se répandait. Une fois de plus, Olivier pensa à son Baudelaire, au poème « La Charogne », et des vers lui revinrent en mémoire.

Quelques objets furent tirés des poches du maquisard. Aucune pièce d'identité. Dans ce combat, les

Les Trompettes guerrières

morts inconnus étaient légion. Le corps, tant bien que mal, fut préparé, lavé par endroits. Il portait deux trous rouges au côté droit et cette fois Olivier pensa au poème de Rimbaud. Il lui sembla que les poètes voyaient, prévoyaient tout.

– Creusons une fosse ! ordonna le lieutenant Kimmerlin, un garçon jeune, à l’allure élégante, à l’accent d’Alsace.

Olivier et deux garçons prirent des pelles de l’armée à manche court. Ce ne fut pas facile car, en beaucoup d’endroits, la roche affleurait.

– Au pied de ce pin ! ordonna le capitaine Tarzan. Ils finirent par venir à bout de la sinistre besogne.

La fosse était située entre deux pins. Olivier pensa que ce malheureux corps nourrirait les arbres, qu’il deviendrait branches, aiguilles, pommes de pin et recevrait le soleil. Il se reprocha de ramener toujours ses méditations à quelque idée poétique.

Le corps du maquisard fut enveloppé dans une couverture. Olivier, comme tous, regarda encore une fois ce visage. La fosse reçut ce mort anonyme. La forêt semblait participer au silence général.

– Il faut lui dire adieu, dit un nommé Palou, le plus âgé de tous.

– Quelqu’un veut parler ? demanda le capitaine Tarzan, mais les camarades restèrent muets.

Le paysan se mit à genoux et joignit les mains. On entendit un ricanement.

– Silence ! ordonna Tarzan.

Les Trompettes guerrières

Tandis que le paysan priait, certains échangeaient des regards ironiques. Olivier pensa à sa grand-mère. Elle aussi aurait prié. Bien que peu croyant, il ferma les yeux, retrouva les mots du *Pater noster*. Ils ne sortirent pas de sa bouche mais habitèrent sa pensée. Ses yeux se mouillèrent.

Plusieurs se manifestèrent, les uns par un salut militaire, d'autres par le signe de croix, puis Roinita salua à la manière communiste en levant le poing. Quelques-uns l'imitèrent.

« Quelle est sa croyance ? » se demanda Olivier, puis il pensa que cela n'importait plus. Chacun rendait hommage à sa manière.

Lorsque la tombe fut comblée, on l'entoura de grosses pierres. Après un instant de recueillement, on entendit la voix du paysan :

– Il faut planter une croix, dit-il.

– Parce que vous croyez qu'il était catholique ? demanda Roinita.

– Ça se fait, dit le paysan. Et puis, c'est moi qui l'ai ramassé. J'ai mon mot à dire.

Suivit une discussion qu'Olivier jugea absurde, indécente, chacun voulant parler au nom de cet inconnu. Ce fut un jeune garçon, un adolescent, qui apporta une réponse :

– Ce qu'il faut planter, c'est une croix... une croix de Lorraine.

– Voilà la bonne idée, dit le capitaine Tarzan. Coupez des branches !

Les Trompettes guerrières

– J’ai une boîte à outils, indiqua le paysan.

Olivier tapota l’épaule du jeune garçon qui avait eu l’idée, une idée qui mariait le patriotique au religieux. Il prit son air goguenard d’ancien poulbot et dit à l’oreille de l’autre :

– Tu vois, mon petit pote, la vérité sort toujours de la bouche des moutards !

Ils rechargèrent du foin dans le char. Le paysan voulait rentrer chez lui, à Chanteuges, avant la fin de la nuit. Les provisions emportées, cachées, il ne resta bientôt plus dans la clairière qu’un corps, celui du soldat allemand.

– Et celui-là, qu’est-ce qu’on en fait ? demanda Olivier.

Les autres le regardèrent, étonnés. Comme s’il avait posé une question incongrue. Sa tante le regardait ainsi quand il disait un gros mot. Finalement, le capitaine Tarzan apporta une réponse :

– Il pue déjà, avec cette chaleur. Éloignez-le, mais attendez. Videz ses poches.

Ce fut Roinita qui fit le sale boulot. Elle revint, un mouchoir sur le nez, et tendit à Tarzan un portefeuille racorni, une plaque, un ceinturon, d’autres objets de poche sans intérêt. Tarzan les enveloppa dans un vieux journal et les jeta au fond d’une sacoche.

– Ce con de péquenot, il aurait pas pu laisser le macchab’ où il était, jeta un des hommes.

Les Trompettes guerrières

Et il donna un coup de pied au cadavre.

À peine eut-il fait ce geste qu'il fut envoyé à terre d'un revers de main. C'était Tarzan. L'homme n'osa pas se mesurer à lui. Il se contenta d'émettre des protestations. Alors le capitaine fit signe à tous de s'approcher. Il parla :

– Je suis un ancien de la Coloniale. La plupart d'entre vous sont des bleubites. À part quelques-uns. Certains en ont bavé. On aura la victoire, c'est sûr, mais c'est pas du tout cuit. Il a fallu pour survivre commettre quelques pillages. Mais un vol de poules en temps de combats, rien de grave. Maintenant, nous allons avoir de l'argent venu d'Angleterre. Une solde pour chacun. Attendez... cela viendra... Toi, ferme un peu ta grande gueule. Et toi aussi... Chacun parle à son tour. Ce que j'ai à vous dire, c'est que nous ne sommes pas une bande de brigands, mais des soldats, une nouvelle armée, et que nous nous conduirons en soldats...

– L'armée du peuple ! jeta Roinita.

– L'armée de rien, grogna le vieux Palou et, comme il n'avait pas oublié son passé anarchiste, il jeta d'une voix forte : L'armée, c'est l'école du crime !

– Et toi, un cancre ! jeta Tarzan dans un éclat de rire. Assez parlé, le boulot ne manque pas. Nous allons reconquérir des villages et vous savez comment nous les traverserons ? En marchant au pas. Une instruction militaire, voilà ce qu'il vous faut.

Les garçons du même âge, Olivier, Nathan, quel-

Les Trompettes guerrières

ques-uns échappés du S.T.O., d'autres ayant déserté les Chantiers de Jeunesse se tinrent à l'écart pour discuter. Bien que rebelle, cette autorité rugueuse de Tarzan, ancien sous-officier devenu chef d'une compagnie parce que les vrais officiers, les « naphthalinards » comme on les appellerait et qui viendraient plus tard, étaient absents. Cette force qui émanait d'un homme mûr, solide, ne déplaisait pas à Olivier. Il trouvait celui qui savait ce qu'il voulait.

– Il commence à nous faire chier, dit un des jeunes.

Parmi eux se tenaient deux frères, Clément et René, natifs du Rouvre, un village proche. Ils avaient fait des études, tout comme ce garçon qu'on appelait Pendule car il venait de l'école d'horlogerie de Cluses. René, maigre, sec, le regard perçant, droit comme s'il portait un corset et qu'on savait d'une force peu commune, le seul qui aurait pu s'opposer physiquement à Tarzan (il impressionnait parce qu'il connaissait le jiu-jitsu), parla avec calme :

– C'est une brute, il faut le reconnaître, mais à défaut d'autre chef... Ce qu'il dit me plaît. Il y a au maquis des gens de tous âges et qui viennent de partout, des cultivateurs, des ouvriers, des fonctionnaires, et des Espagnols, des Italiens, un Sénégalais, deux Indochinois, un Russe qui a plutôt l'aspect d'un Tartare, des bons, des mauvais, des communistes, des cathos, peut-être même d'anciens collabos qui veulent se planquer, on n'en sait rien...